

Marc VERDIER

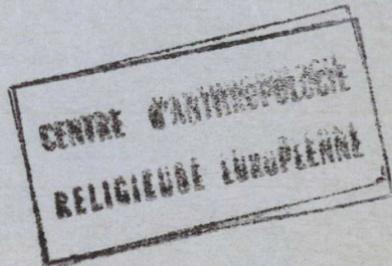
DESCRIPTION

DE

L'ÉGLISE
SAINT-MATHURIN

DE

LARCHANT



AMIS DES MONUMENTS ET DES SITES DE SEINE-et-MARNE

[B2. MEAUX.]

15

Marc VERDIER

DESCRIPTION
DE
L'ÉGLISE
SAINT-MATHURIN
DE
LARCHANT

AMIS DES MONUMENTS ET DES SITES DE SEINE-et-MARNE

[n° 737]

HISTORIQUE

A Larchant, vivait au III^e siècle un jeune chrétien nommé Mathurin qui fut ordonné prêtre et acquit rapidement une grande réputation de sainteté. D'après la tradition, il fut appelé à Rome pour chasser un démon qui tourmentait la princesse Théodora, fille de l'Empereur. Il mourut avant de revenir mais son corps fut ramené à Larchant par ses disciples.

Après de son tombeau fut élevée une chapelle qui devint rapidement l'objet d'un pèlerinage. On venait de fort loin à Larchant invoquer saint Mathurin pour la guérison des fous et des possédés.

Au début du XI^e siècle, la terre de Larchant se trouvait dans l'héritage d'un évêque de Paris nommé Renault qui en fit don au chapitre de sa cathédrale. Le chapitre de Notre-Dame de Paris, devenu ainsi seigneur de Larchant, fit commencer, à la fin du XII^e siècle, la construction de l'église actuelle, dédiée à saint Mathurin. Dès 1176, on pouvait transférer, dans la partie alors achevée de l'édifice, la châsse du saint. Les travaux étaient très avancés quand on prit, au XIII^e siècle, la décision d'ajouter une tour au plan primitif qui était en forme de croix.

Au XIV^e siècle, furent construits, de chaque côté du chœur, la chapelle de la Vierge et la sacristie. L'achèvement de la tour au XV^e siècle fut le terme de ces travaux de construction qui avaient duré plus de trois siècles.

La guerre de Cent Ans ne causa aucun dommage à l'édifice. Lorsque la paix fut revenue, un incendie causé probablement par

la foudre, en 1490, détruisit les toitures et les voûtes de l'église. Elle fut entièrement réparée.

Au début du XVI^e siècle, Saint-Mathurin-de-Larchant était l'un des principaux pèlerinages nationaux. On pensa même, en 1545, à agrandir l'église mais ce projet ne fut pas exécuté.

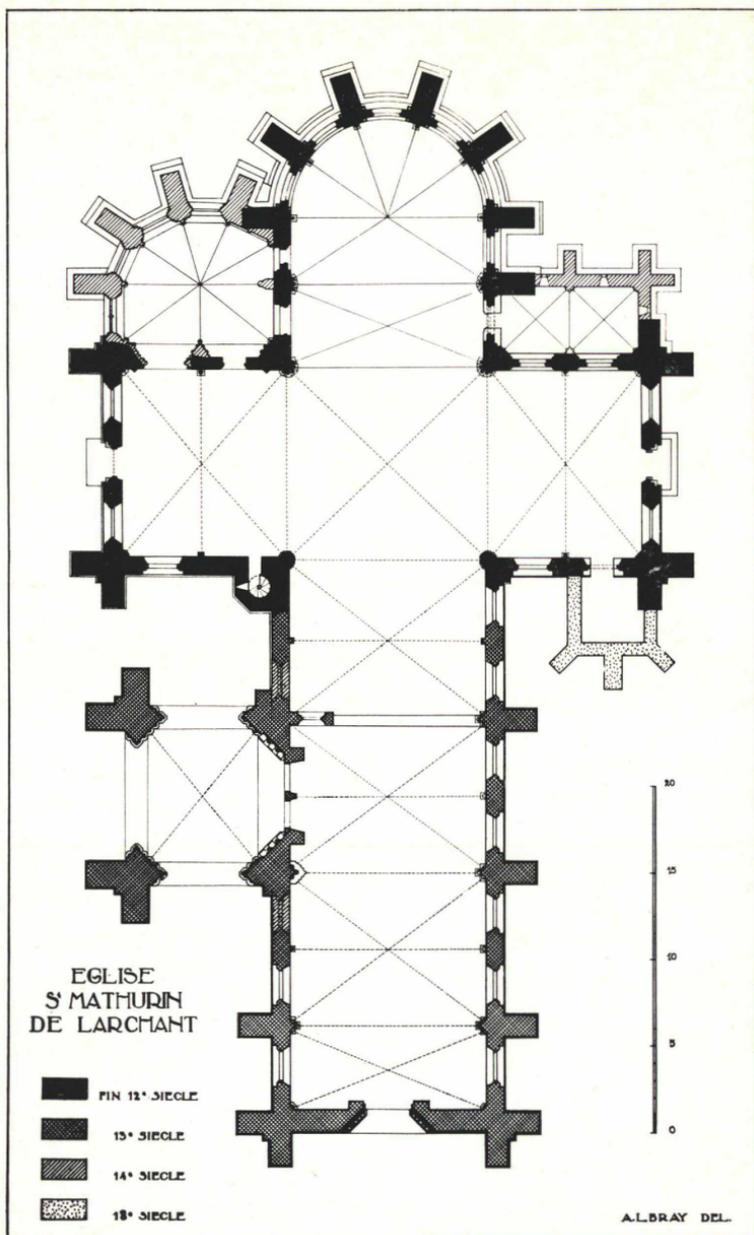
Les guerres de Religion furent la cause de l'état de ruine où se voit encore l'église. En 1568, elle fut atteinte par un second incendie, allumé cette fois par des troupes protestantes. Les charpentes et les voûtes, refaites à neuf après l'incendie de 1490, disparurent de nouveau. Les pèlerins délaissaient Larchant et le chapitre ne trouvait pas les ressources nécessaires au financement des énormes travaux de reconstruction. A grand peine on put mettre hors d'eau la partie actuellement couverte de l'église, en sacrifiant une grande partie de la nef, qui fut coupée en deux par un grand mur. La tour, qui avait énormément souffert des deux incendies, ne put être réparée. Pendant longtemps on en redouta la ruine. Celle-ci se produisit, en 1675, par l'écroulement des deux façades ouest et sud.

Ce ne fut plus ensuite qu'un long déclin. L'ancienne ville de Saint-Mathurin-de-Larchant était devenue un pauvre village de paysans que traversaient, de loin en loin, quelques pèlerins isolés. Faute de moyens financiers, on ne faisait que les travaux les plus indispensables. Il en fut ainsi jusque vers la fin du XIX^e siècle.

En 1867, un architecte, venu examiner l'édifice, le décrivait comme une immense ruine. Il n'y avait presque plus de vitraux. Des arbres avaient pris racine dans les maçonneries supérieures. L'évêque de Meaux avait dû se résigner à interdire l'église considérée comme dangereuse.

Quelques réparations furent faites en 1869 mais il fallut attendre 1923 pour que commençât, sous la direction d'Albert Bray, architecte en chef des Monuments Historiques, une campagne de travaux qui dura vingt-cinq ans et fut, de loin, la plus importante depuis le début du XVI^e siècle. Toutes les parties de l'église, à l'intérieur et à l'extérieur, les ruines mêmes, furent vérifiées et consolidées et les toitures refaites. Certains projets n'ont pu encore être réalisés. L'un d'eux consisterait à refaire la voûte du rez-de-chaussée de la tour pour protéger le portail du jugement dernier.





DESCRIPTION DE L'ÉGLISE

VUE D'ENSEMBLE

Le plan primitif de l'église Saint-Mathurin était extrêmement simple. En forme de croix, il se composait, à l'est, d'une abside semi-circulaire et d'un chœur, ensuite d'un transept construit sur une ligne nord-sud et formant les deux bras de la croix puis d'une nef rectangulaire dont l'entrée était à l'ouest.

L'orientation n'est pas rigoureuse. L'axe de l'église est légèrement incliné vers le sud-est et le nord-ouest.

Très rapidement, on décida de compléter ce plan par une tour monumentale, entre le croisillon nord du transept et la nef. Un peu plus tard, entre le chœur et les deux croisillons du transept, on construisit, au nord, une chapelle, au sud, une sacristie.

Les travaux de construction durèrent de la fin du XII^e siècle au début du XVI^e siècle, soit, au total, pendant un peu plus de trois siècles.

On a souvent signalé que l'église Saint-Mathurin et Notre-Dame de Paris présentaient des analogies. L'influence du chapitre à Larchant explique cette parenté, mais il n'est pas prouvé que les mêmes ouvriers ont travaillé sur les deux chantiers, bien

que ceux-ci aient été ouverts à peu près en même temps, vers 1160 (1163 exactement pour Notre-Dame).

Il faut d'ailleurs admettre que les partis adoptés par le chapitre furent, dans l'un et l'autre cas, différents. Notre-Dame, avec ses bas-côtés et ses tribunes, est une cathédrale sombre construite sur un plan qui se rattache à d'antiques traditions et rappelle le plan basilical des premiers monuments chrétiens.

Les bâtisseurs de l'église de Larchant, au contraire, n'hésitèrent pas à montrer de l'audace. Nous dirions aujourd'hui qu'ils voulurent faire un édifice « moderne ». On ne peut plus en juger à l'extérieur ni dans les ruines marquées par tant de désastres mais c'est à l'intérieur que l'on éprouve le mieux cette impression, surtout depuis que d'habiles travaux ont rendu aux pierres une nouvelle jeunesse.

Ce vaisseau, extrêmement clair et vaste, a été conçu pour rassembler de grandes foules et les faire participer à des manifestations collectives : l'église Saint-Mathurin est avant tout une église de pèlerinage.

La construction, en pierre calcaire dure des environs, fut faite avec soin, en moyen appareil et, dans plus d'un détail, elle est assez remarquable pour être considérée comme l'un des plus beaux exemples de l'art gothique d'Ile-de-France à ses différentes époques. La décoration sculptée est plus inégale. Les motifs végétaux, malheureusement très mutilés, exécutés au cours des premières campagnes de travaux, sont souvent de grande qualité. La statuaire est nettement moins bonne au portail du jugement dernier mais la décoration sculptée de la chapelle de la Vierge, qui date du XVI^e siècle, serait, à l'intérieur comme à l'extérieur, digne d'une cathédrale.

Les dimensions sont les suivantes, d'après les plans d'A. Bray :

Longueur intérieure totale (ruines comprises) : 57 m. envir.

Partie actuellement couverte : 34 m. environ.

Longueur du transept : 29 m. environ.

La largeur de la nef et celle du transept sont identiques à quelques centimètres près. Donc, le carré du transept est un carré presque parfait de 11 m. de côté.

La hauteur de la tour est de 50 m. Ses murs ont, au sommet 1 m. 80 d'épaisseur au total, corniche comprise.

La hauteur des voûtes à l'intérieur est d'environ 18 m.

Pour décrire l'église, on pourrait trouver naturel de suivre l'ordre chronologique en étudiant d'abord le plan primitif puis ses additions successives. En réalité, de cette façon, il serait difficile de faire la visite de l'édifice car, tel qu'il se présente, il forme un tout dont les différents éléments ont été modifiés ou restaurés à des époques diverses. Pour n'en prendre qu'un exemple, la tour n'avait pas été prévue à l'origine, mais ses deux premiers étages furent élevés avant la chapelle de la Vierge. Celle-ci fut ensuite construite puis l'on termina la tour dont le dernier étage est la partie la plus récente de l'église. De plus, il faut tenir compte du fait que, depuis la fin du XVI^e siècle, le bâtiment s'est trouvé divisé arbitrairement en une partie couverte et en une partie à ciel ouvert. Pour simplifier la description nous commencerons par l'intérieur, c'est-à-dire par ce qui est actuellement couvert, pour continuer par le tour extérieur de l'église, y compris les ruines.



INTÉRIEUR

CHŒUR ET ABSIDE

On pénètre dans l'église par le transept.

Il faut, pour bien regarder cette architecture, aller se placer au milieu, en face du chœur. Celui-ci, composé d'une seule



travée, est le prolongement de l'abside qui comprend une première division droite puis cinq autres bâties sur un plan semi-circulaire. Cette dernière disposition, souvenir des premiers édifices chrétiens, a été adoptée aussi à Notre-Dame de Paris, mais deviendra plus rare après le XII^e siècle. L'abside de Larchant fut édifée probablement vers 1160, puisqu'en 1176 la construction était assez avancée pour recevoir les reliques de saint Mathurin.

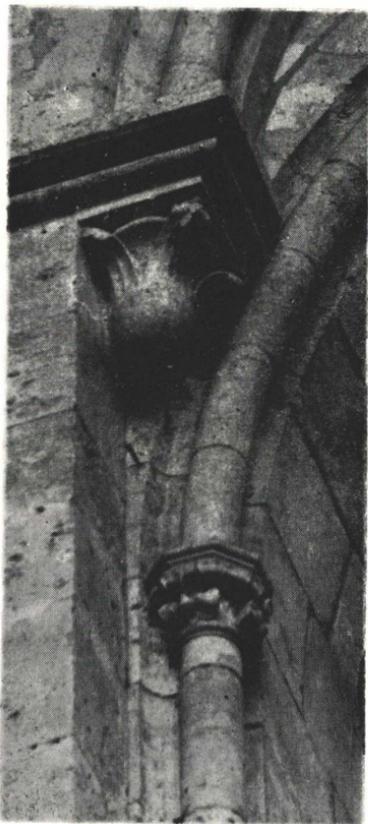
L'intérieur était éclairé, à l'origine, par deux rangs de neuf hautes et larges baies encadrées d'archivoltes moulurées retombant sur des colonnettes.

Seuls le chœur, l'abside et la chapelle de la Vierge ont conservé leurs voûtes qui ont résisté à l'incendie de 1568, mais en ont subi les atteintes. Depuis cet incendie, la nef et le transept sont recouverts d'un plafond de bois.

Les voûtes de l'abside et du chœur, hautes de 18 mètres environ, retombent sur des colonnettes simples ou en faisceaux. Il est bien évident d'ailleurs que ces colonnettes, complètement indépendantes de la construction et attachées au mur par des crampons en forme de T, ne soutiennent qu'en apparence les arcs de la voûte. Ce sont, en réalité, les robustes contreforts de l'extérieur qui renforcent les murs et les aident à supporter le poids et la poussée des voûtes. L'absence de collatéraux a permis à l'architecte d'éviter les gros piliers qui, à Notre-Dame de Paris, assurent la solidité de la construction. Ici donc, les arcs de la voûte sont prolongés jusqu'au sol par de fines colonnettes, simples dans l'abside et en faisceaux dans le chœur. On ne peut qu'admirer la maîtrise avec laquelle l'architecte a su donner place dans la décoration de l'abside du chœur à ces colonnettes et à celles qui supportent les archivoltes des fenêtres et les arcs formerets. Ces lignes verticales donnent une grande élégance à la construction. D'autres éléments créent une diversion pour l'œil sans rompre l'harmonie de l'ensemble. Ce sont, à mi-hauteur, une fine moulure et, tout autour de l'autel, des niches rectangulaires, autrefois garnies de portes, comme l'indiquent des traces de ferrures. La deuxième à partir de la

droite a été transformée depuis longtemps en piscine à trois cuvettes pour l'eau des ablutions.

On voit, tout au fond, une petite niche carrée qui avait aussi une porte et a dû servir de tabernacle.



Les chapiteaux des colonnettes sont décorés de crochets et de feuillages. Entre les chapiteaux de colonnettes apparaissent des têtes d'hommes et de monstres. Certains ont vu dans ce rapprochement la confrontation du bien et du mal, mais cette interprétation reste hypothétique. Comme presque partout à Larchant, sauf à l'intérieur de la chapelle de la Vierge, ces figures sont moins bonnes que les motifs végétaux.

Pour ces derniers, aux XII^e et XIII^e siècles, les sculpteurs choisissaient leurs modèles dans les plantes indigènes mais, sans les copier, les interprétaient suivant leur génie propre et l'effet recherché. Il ne faut pas espérer trouver dans la décoration de cette époque, des études de botanique, mais on peut

admirer sans réserve l'harmonieuse vigueur avec laquelle ces motifs végétaux ont été traités à Larchant.

Les arcs formerets, qui supportent une partie du poids de chaque élément de la voûte (ou vouâtain) et dissimulent la rencontre de cette voûte avec les murs, retombent sur des colonnettes dont la base repose sur le tailloir des chapiteaux des colonnettes principales.

Le profil des arcs de la voûte s'inscrit dans un rectangle et présente le dessin alors le plus répandu : une arête entre deux tores ou boudins. Les bases des colonnes portent deux tores. L'inférieur est relié par des griffes aux angles de la plinthe suivant une habitude qui remontait à l'époque romane et ne tarda pas à se perdre lorsqu'on donna aux socles une forme différente qui rendit cet artifice inutile.

Au XIV^e siècle, pour ajouter au plan primitif, à gauche, une chapelle et, à droite, une sacristie, on dut modifier plusieurs fenêtres. Avant d'examiner le détail de ces transformations, regardons le transept et ce qui reste de la nef.

TRANSEPT ET NEF

Le transept comprend, en plus d'une large travée centrale, appelée carré, dont la voûte était une voûte d'ogive simple, deux branches (ou croisillons) autrefois couvertes chacune d'une travée entière à voûte sexpartite, comme à Notre-Dame de Paris, c'est-à-dire qu'en plus des deux ogives diagonales habituelles, ces voûtes avaient une nervure transversale parallèle aux arcs doubleaux (les arcs doubleaux limitent chaque travée). Il y avait donc six éléments ou vouâains par travée. Les voûtes, très abimées déjà par l'incendie de 1490 et peut-être presque complètement détruites, avaient été réparées à la fin du XV^e siècle avant de disparaître définitivement dans l'incendie de 1568. A terre, sont deux clefs dont l'une au moins, celle qui porte des têtes humaines, pourrait venir de l'un des croisillons du transept.

Le départ des anciennes voûtes, au sommet des murs, porte la trace des restaurations faites après l'incendie de 1490. On remarque, à certains endroits, que le profil des arcs, anciennement



semblable à celui des arcs du chœur, est devenu prismatique, forme caractéristique du gothique finissant.

Les arcs des voûtes du transept retombent du côté du chœur sur des colonnettes et, du côté de la nef, sur des piliers rectangulaires. C'est l'une des ressemblances les plus frappantes de l'église de Larchant avec la cathédrale de Paris. Piliers et colonnettes sont groupés en faisceaux aux coins du carré du transept.

Les façades du transept sont éclairées chacune par trois hautes fenêtres formant un ensemble appelé triplet. Les fenêtres des murs latéraux sont sur deux rangs, comme dans la nef. Les unes, du côté de la chapelle, ont été transformées au XVI^e siècle. Les autres ont été bouchées. Une seule rangée verticale de deux fenêtres est actuellement ouverte sur l'extérieur, à côté du petit clocher.

La nef était couverte, comme le transept, de voûtes sexpartites. Seule se trouve maintenant à l'intérieur de l'église la première travée dont la nervure transversale retombait sur un pilastre, comme les arcs du carré du transept. La voûte de la nef sera décrite plus en détail dans la partie ruinée.

Les fenêtres sont disposées sur deux rangs. Celles de la partie conservée de la nef ont été bouchées, d'un côté pour la construction de la tour au XIII^e siècle et, de l'autre côté, soit au XVII^e siècle au cours des travaux de cette époque, soit au XVIII^e siècle pour la construction du clocher.

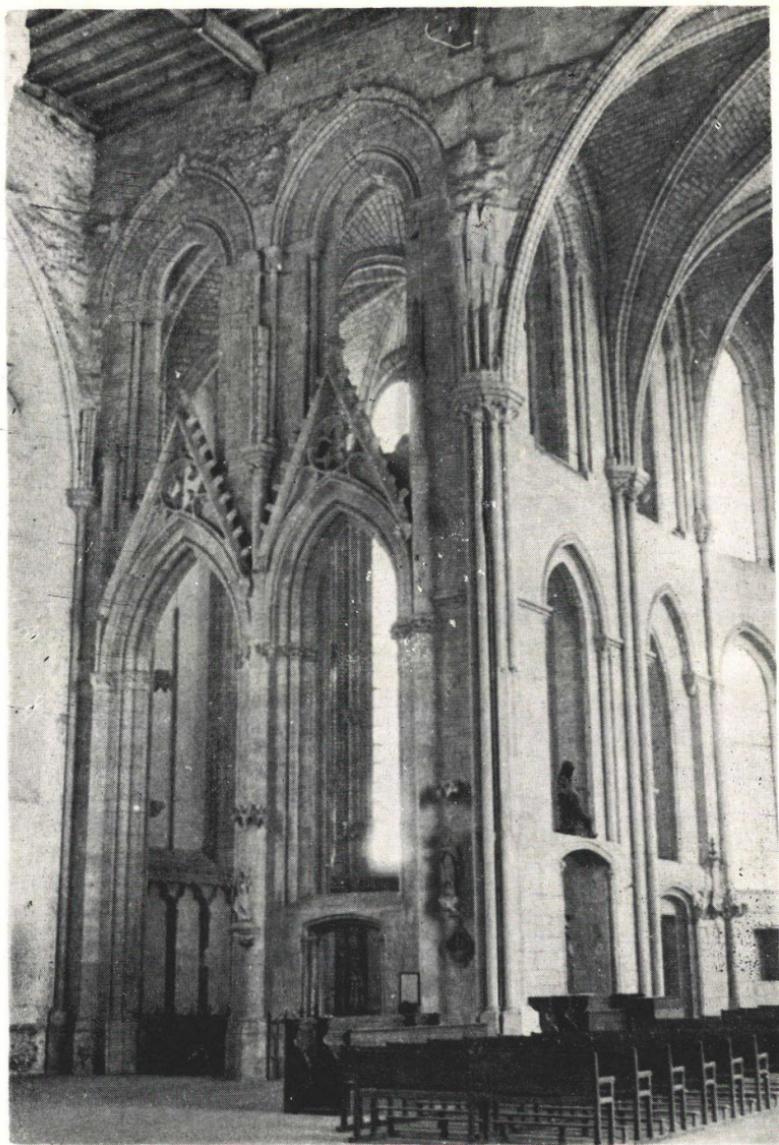
CHAPELLE DE LA VIERGE

Pour construire la chapelle de la Vierge au XIV^e siècle, on dut fermer certaines fenêtres et en modifier d'autres. Au nord, les deux premières fenêtres de l'abside et celles du chœur s'ouvrent actuellement sur la chapelle. L'une d'elles, dans la chapelle, a gardé le cordon à dents de scie qui orne encore les fenêtres à l'extérieur.

L'abside communique avec la chapelle par une porte voûtée en anse de panier. Ces arcs très plats étaient encore rares à cette époque. Celui-ci est orné de moulures retombant sur des petits chapiteaux finement sculptés. Depuis la fin du XII^e siècle, l'art décoratif gothique avait beaucoup vieilli. Ces chapiteaux présentent des feuillages recroquevillés et comme fanés contrastant avec les motifs largement traités des chapiteaux du chœur.

Les fenêtres du transept, qui donnent sur la chapelle, ont subi d'importantes transformations. Les fenêtres basses ont été élargies et décorées de moulures et de colonnettes. L'une d'elles a été prolongée jusqu'au sol. Ces fenêtres basses sont surmontées de gâbles ajourés qui rappellent une disposition analogue du transept de Notre-Dame de Paris. Entre les deux rangées verticales de fenêtres, le mur disparu a été remplacé par un gros pilier orné, du côté de la chapelle, de colonnes engagées et, du côté du transept, d'une colonne engagée portant un socle de statue et un dais où restent des traces de polychromie. Une petite porte a été ouverte sous les fenêtres de droite pour faire communiquer le transept avec la chapelle.

Le maître d'œuvre devait construire la chapelle dans l'angle droit formé par le croisillon nord du transept et le chœur et voulait lui donner la forme d'une abside polygonale. Il parvint,



malgré ces données contradictoires, à dessiner un plan presque régulier en modifiant profondément les contreforts de l'abside et du transept.

Ce plan, qui forme une figure à sept côtés, se compose d'une partie droite et d'un chevet polygonal rejoignant l'abside au point de départ de sa courbe. La voûte, à clef unique, comprend neuf voûtains et retombe sur de longues colonnettes. Le profil des arcs s'inscrit dans un triangle et comprend un tore en amande, à filet méplat, entre deux moulures concaves.

Les colonnes sont à bases hexagonales. L'une d'elles remplace un des contreforts de l'abside. Leurs chapiteaux portent deux rangs de feuillages. Huit de ces colonnes ont, au tiers de leur hauteur, une console sculptée de figures dans lesquelles la tradition voit les péchés capitaux représentés tantôt par un symbole, tantôt par une caricature. On croit reconnaître de droite à gauche, depuis la porte du transept, l'avare et son chien, les paresseux fatigués, l'envieux et son rival enchaîné, les monstres luxurieux puis, en continuant après l'autel, les gourmands qui ont des nausées, les coléreux qui se battent, l'orgueilleux et sa banderolle. Il y a encore, en face de l'autel, deux personnages qui se tournent le dos. Serait-ce la discorde ?

Au-dessus de chaque console, destinée visiblement à porter une statue dont il ne reste aucun souvenir, se trouve un dais.

Les hautes fenêtres étaient garnies de fins meneaux et, à la partie supérieure, de rosaces. Ces ornements ont été détruits en 1869 et ne se voient plus que sur une fenêtre restée bouchée et sur une fausse fenêtre. Au bas des murs court une gracieuse arcature trilobée. Celle-ci évite l'impression un peu désagréable qui résulterait de la disproportion existant entre la hauteur de la chapelle et les dimensions modestes de son plan.

Au-dessus de l'arcature, une frise ornée de bouquets de feuilles de chêne souligne l'appui des fenêtres. On voit encore dans cette arcature des traces de décoration peinte remontant sans doute aux travaux de restauration du début du XVII^e siècle.



La chapelle contient un très beau retable, fine dentelle de pierre qui date de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e ; il est difficile de le préciser exactement à cause des restaurations dont ce retable fut l'objet. En effet, il fut très abîmé lors de la ruine de l'église en 1568 et grossièrement réparé au XVII^e siècle. A la fin du XIX^e siècle, un artiste, E. Barbey, sut le restituer. Toutes les statues sont en plâtre et modernes, sauf celle

de la Vierge, si restaurée qu'elle a presque été refaite. Sa tête, sa main droite et l'Enfant Jésus ont été changés. Dans la sacristie se trouve une tête de Vierge que la tradition assure être celle de cette statue. C'est une très belle œuvre de l'école d'Ile-de-France du XVI^e siècle alors que la statue actuelle présente le déhanchement caractéristique des XIV^e et XV^e siècle. Il n'est pas impossible que le restaurateur ait changé le style de la statue qui était, paraît-il, très mutilée.

SACRISTIE ET TRESOR

Pour construire la sacristie, on dut fermer plusieurs baies du côté sud du chœur et du transept. On accède à cette sacristie par une porte voûtée dont le battant est encore muni de robustes pentures de fer forgé que l'on date généralement du XIV^e siècle. L'arc de cete porte est très plat, comme celui de la porte de la chapelle mais sa décoration est moins fine. Il est orné de trois archivoltes. La plus extérieure, en relief sur le mur, repose de chaque côté sur des consoles, les deux autres sur des colonnettes. Le tympan est trilobé.



Au rez-de-chaussée, la sacristie est une salle voûtée en ogive à deux travées, très obscure. Au-dessus, se trouvent trois étages de salles autrefois séparées par de simples planchers. On y accédait par un escalier dont la trace se voit encore sur le mur est du croisillon sud du transept.

L'aspect sévère de cette construction a donné naissance, dans quelques esprits romantiques, à une légende suivant laquelle les étages supérieurs servaient à enfermer les fous que l'on amenait au pèlerinage. Aucun document ne confirme cette assertion. En réalité, au-dessus de la sacristie se trouvait certainement le trésor de l'église

où l'on conservait les objets précieux et les archives. La chambre des Marguilliers où la femme d'Arablat reconnut, en 1421, avoir volé un pain, ne pouvait se trouver que là.

*
**

EXTÉRIEUR ET RUINES

ABSIDE

L'abside, on l'a vu, est la partie la plus ancienne de l'église. Elle fut construite vers 1160.

Le mieux, pour l'examiner est de se mettre en face d'elle près de la petite place couverte d'arbres.

Cette abside, bâtie sur un plan semi-circulaire, est d'une belle ordonnance avec ses deux rangées de hautes fenêtres et ses robustes contreforts reposant sur de larges soubassements qui sont, en fait, des fondations. Ces contreforts présentent les caractéristiques du gothique primitif. Ils s'élargissent vers le bas, par ressauts successifs, et sont démunis de larmiers (moultures en bandeaux inclinés qui, un peu plus tard, seront utilisées pour rejeter vers l'extérieur les eaux ruisselantes). Ils se terminent en plateforme au ras et à l'extérieur du toit. A leur sommet, ils sont enveloppés par la corniche qui termine le mur de l'abside. Cette corniche, décorée de trois rangs de denticules, est un détail de construction qui se retrouve à Notre-Dame de Paris. Les fenêtres, en retrait sur le nu du mur, sont ornées d'une archivolte à boudin retombant sur des colonnettes aux chapiteaux à crochets. Un cordon à dents de scie portant de chaque côté sur les contreforts, encadre l'arc des fenêtres. Il y avait, à l'origine, dix-huit fenêtres, en deux rangées de neuf, et huit contreforts.

Cette puissante architecture a été modifiée dès le XIV^e siècle lorsqu'on édifia, à droite la chapelle de la Vierge, à gauche la sacristie.



Six fenêtres et deux contreforts furent engagés dans les nouvelles constructions. Un autre contrefort, à l'intérieur de la chapelle, a été supprimé.

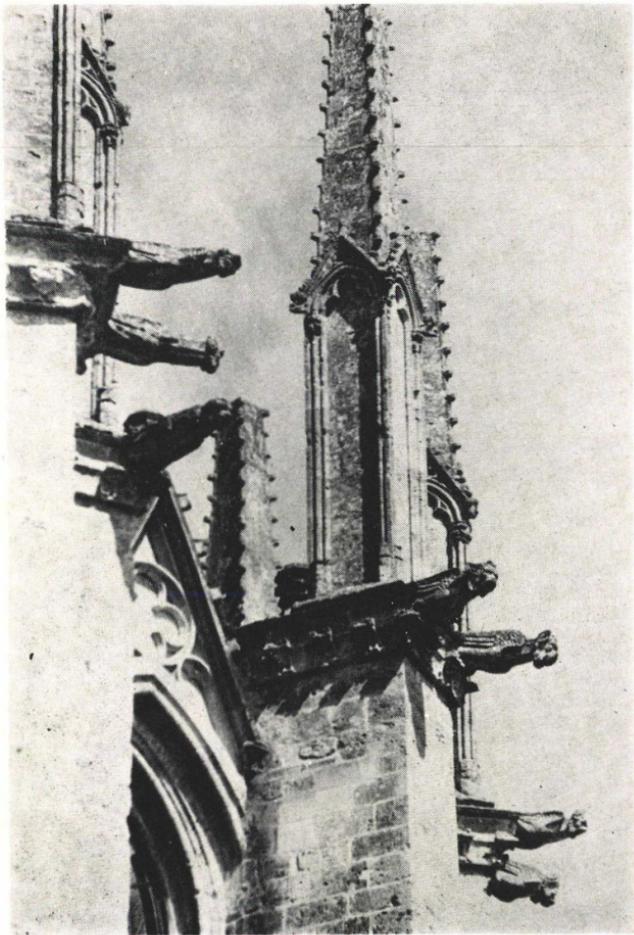
CHAPELLE DE LA VIERGE

Vers le début du XIV^e siècle, peut-être même un peu avant, dans les dernières années du XIII^e siècle, fut élevée au nord de l'abside, c'est-à-dire à droite lorsque, de l'extérieur, on regarde le chevet de l'église, la chapelle de plan polygonal dont les hautes fenêtres étaient autrefois ornées de meneaux s'épanouissant au sommet en rosace, comme on le voit encore dans l'une des fenêtres, restée bouchée, qui se trouve tout à fait sur la droite, près du croisillon nord du transept. Les autres ont été privées de leur meneau en 1869. Ces fenêtres occupent toute la place disponible entre les contreforts. Elles sont décorées de deux archivoltés à boudin reposant sur de fines colonnettes engagées. Un gâble découpé d'un quatrefeuille soutenu par deux trilobes les surmonte. Ces gâbles sont plus étroits que ceux de l'intérieur du croisillon nord du transept et ne sont pas ajourés mais leurs dessins sont analogues. Une corniche à feuillages termine les contreforts. Ces derniers sont chargés d'un pinacle à crochets et sont d'apparence moins massive que ceux du chœur. Ils présentent plusieurs retraits marqués au bas par une moulure et au-dessus par des larmiers. La moulure et le larmier inférieurs se continuent en bandeau sur le mur.

Au sommet, au-dessus de la corniche, de chaque côté des contreforts, sortent des gargouilles aujourd'hui très mutilées.

Le premier contrefort de l'abside, au nord, et le premier contrefort du croisillon nord du transept ont été pourvus aussi de gargouilles, d'une corniche et d'un pinacle. On voulait sans doute continuer cette ornementation tout autour de l'édifice, mais le projet ne fut pas réalisé. L'abside, le transept et la nef ont donc gardé leur décor d'origine.

Les gâbles des fenêtres étaient surmontés chacun d'une statue. Depuis longtemps, il n'en restait qu'une, celle de l'archange Saint-Michel terrassant le démon. A. Bray fut la descendre au cours de ses travaux en raison de son mauvais état. Elle se trouvait sur la troisième fenêtre de la chapelle, à partir de la



gauche et se voit maintenant, à l'intérieur, dans le croisillon sud du transept.

Toutes les parties hautes de la chapelle ont subi d'importantes réparations en 1927. Un seul gâble était complet, celui qui portait la statue. Les autres étaient plus ou moins abîmés. Quant aux tuiles de la toiture, elles ont remplacé, au cours de ces mêmes travaux, des ardoises posées au XVII^e siècle.

SACRISTIE ET TRESOR

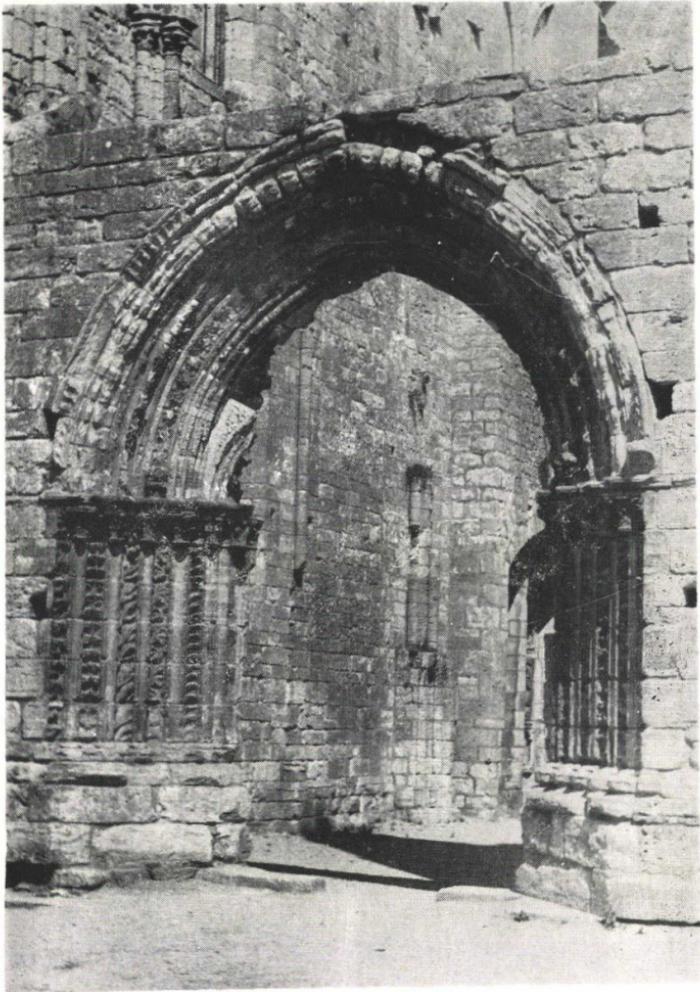
Repassant devant l'abside, nous regardons au passage la sacristie située entre l'abside et le croisillon sud, construction un peu plus récente que la chapelle de la Vierge et datant du XIV^e siècle. Cette sacristie, pas plus que la chapelle, n'avait été comprise dans le plan primitif.

Elle est éclairée au rez-de-chaussée par d'étroites baies. Au-dessus, sont disposées trois rangées de petites fenêtres garnies de barreaux de fer.

FAÇADE SUD DU TRANSEPT

Après la sacristie, la façade sud du transept est éclairée par trois fenêtres disposées en triplet. Ces fenêtres présentent une disposition assez rare : les baies latérales ont leur appui plus bas que celui de la baie centrale et encadrent l'archivolte du portail, au niveau des chapiteaux.

Le transept et la nef datent de la période classique de l'art gothique. Leur architecture est plus dépouillée, plus légère que celle de l'abside. Les contreforts du pignon de ce croisillon sud se terminent par un petit toit à deux versants. Celui du mur latéral de droite porte un pinacle. Celui du mur de gauche, à demi encastré dans le clocher de 1730, n'a pas de couronnement.



Aux pignons nord et sud les fenêtres sont décorées, comme celles de l'abside, d'une archivolte retombant sur des colonnettes aux chapiteaux à crochets, mais le cordon à dents de scie a disparu.

Le portail du croisillon sud, très dégradé par les intempéries, est aussi orné d'une archivolte à boudin retombant sur des colonnettes aux chapiteaux à crochets dont les tailloirs étaient surmontés d'une moulure à pointes de diamant. Le tympan est nu. Les murs latéraux (ou gouttereaux) du croisillon sud ne sont presque plus visibles. Celui de droite est entièrement masqué par la sacristie et celui de gauche l'est, en grande partie, par le petit clocher construit en 1730 pour abriter les cloches de la paroisse. Derrière le clocher, on voit encore deux fenêtres du mur gouttereau qui ne présentent plus comme décoration que des chanfreins.

NEF

Derrière le clocher se trouve la partie conservée de la nef et, immédiatement après, la partie ruinée que nous contournerons pour y pénétrer après avoir vu la tour.

Cette nef est d'une remarquable sobriété de lignes. Elle est éclairée par deux rangées de fenêtres formant à l'extérieur deux ressauts à angles droits ornés de simples chanfreins. L'appui des fenêtres supérieures est souligné par un bandeau à larmier qui suit tout le mur gouttereau et les contreforts et se retrouve même sur la tour.

Quatre contreforts à larmiers soutiennent les murs gouttereaux. Aux endroits où le sommet du mur est conservé se trouvent encore quelques vestiges de la corniche à denticules.

Sur un contrefort de la nef, à droite de la petite porte sud, se voient, assez difficilement d'ailleurs, les traces d'un cadran solaire. En face de cette porte est située, de l'autre côté de la

rue, une petite porte voûtée que la tradition affirme être le dernier vestige de la chapelle Saint-Mathurin.

La nef s'ouvre à l'ouest par un portail surmonté d'une grande baie. Celle-ci était intacte au début du XIX^e siècle. Elle fut détruite partiellement, sous la Restauration, par ceux qui avaient acquis les ruines de la nef et comptaient en récupérer les matériaux.

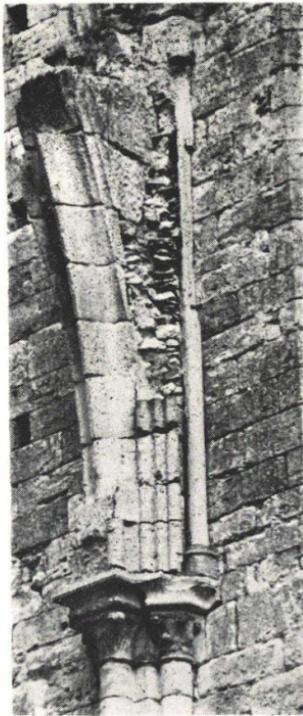
Le portail, très abîmé, était décoré de quatre archivoltes moulurées qui retombaient de chaque côté sur autant de colonnettes aux chapiteaux à feuillages. Deux autres colonnettes et une petite colonnette engagée soutenaient le tympan et encadraient la baie. Il y avait donc en tout, de chaque côté, six colonnettes libres, qui sont perdues depuis longtemps, et une engagée. L'ensemble reposait sur un soubassement.

La plus extérieure des archivoltes était ornée de crosses de feuillages presque disparues. Entre les colonnettes étaient sculptées des guirlandes végétales, suivant une disposition fréquente au temps de Philippe-Auguste. Le tympan était découpé en trèfle. Toute cette décoration extrêmement remarquable faite d'une végétation épanouie et pleine de sève évoque encore, malgré ses mutilations, la jeunesse de l'art gothique.

A la base du tympan, se trouvent deux petites statues décapitées. Personne n'a pu encore expliquer leur signification mais il me semble qu'un examen attentif permet de la retrouver. Le personnage de droite est ailé. C'est donc un ange. Il tient dans chacune de ses mains un rouleau, façon naïve de symboliser un message. Cet ange ne serait-il pas l'ange Gabriel, l'ange de l'Annonciation ? Le petit personnage au maintien modeste qui se tient de l'autre côté du portail, à gauche, serait alors la Vierge Marie.

La grande baie qui s'ouvre au-dessus du portail était divisée en quatre compartiments. On ne connaît pas le dessin exact de ce fenestrage.

Entrons dans la nef ruinée. Elle se trouve dans cet état depuis 1568. Dans son entier, et abstraction faite du mur élevé à la fin du XVI^e siècle qui la divise actuellement en deux parties, l'une couverte et l'autre ruinée, elle comprenait trois travées doubles couvertes de voûtes sexpartites et au fond, près du portail, une travée simple. L'architecture mise à nu laisse voir



ici la structure de la voûte sexpartite, dont la stabilité était renforcée par le grand nombre de supports, ce qui laissait à l'architecte la possibilité de rythmer la disposition de ceux-ci en les rendant alternativement vigoureux et faibles. Aux points d'appui principaux, le mur est soutenu à l'extérieur par un gros contrefort. Aux autres points d'appui, le mur n'est pas renforcé. A l'intérieur, ces supports sont ornés, les premiers d'un faisceau de trois colonnettes, les seconds d'une colonnette simple. Les arcs de la voûte présentaient à l'origine, une arête entre deux tores. Au sommet de certaines colonnes se voient ici, plus nettement qu'à l'intérieur actuel, les traces des restaurations faites après l'incendie de 1490 ce qui permet, une fois de plus, de constater l'importance des dégâts alors subis. On remarque donc, au départ de certains arcs, que le

profil primastique du gothique finissant a remplacé le profil initial.

Les bases des colonnes à l'intérieur des ruines étaient à griffes.

Les fenêtres ont, à l'intérieur, pour seul ornement, l'extrême finesse de leur tracé. A la partie supérieure elles forment deux ressauts comme à l'extérieur. Celles de la rangée inférieure sont largement ébrasées en biseau. Les maîtres d'œuvre de ce temps surent ainsi construire des monuments dont la beauté était faite de simplicité. Leurs successeurs, malheureusement, perdirent cet idéal et s'égarèrent souvent dans la recherche de formes originales ou pittoresques.

On remarque, dans les fenêtres de la rangée supérieure, une rainure destinée à soutenir les vitraux. Les fenêtres de la rangée inférieure étaient probablement munies de chassis de bois.

La partie ruinée est séparée de la partie conservée par un mur construit à la fin du XVI^e siècle et dans lequel était ouvert un portail, pauvre d'apparence, qui fut fermé par la suite. Au-dessus du portail avait été inscrite grossièrement la date de 1600, peu lisible aujourd'hui, qui est celle de la fin des travaux entrepris après le désastre de 1568.

Il y avait probablement au-dessus du portail de la tour une tribune dont on voit encore la porte d'accès et, sur cette tribune, semble-t-il, un orgue si l'on en croit la note laissée en 1675 dans ses registres paroissiaux par l'abbé Jourdin : « *la voulte du beffroy est ruinée et lorge (l'orgue) suspendu en lair* ».

TOUR

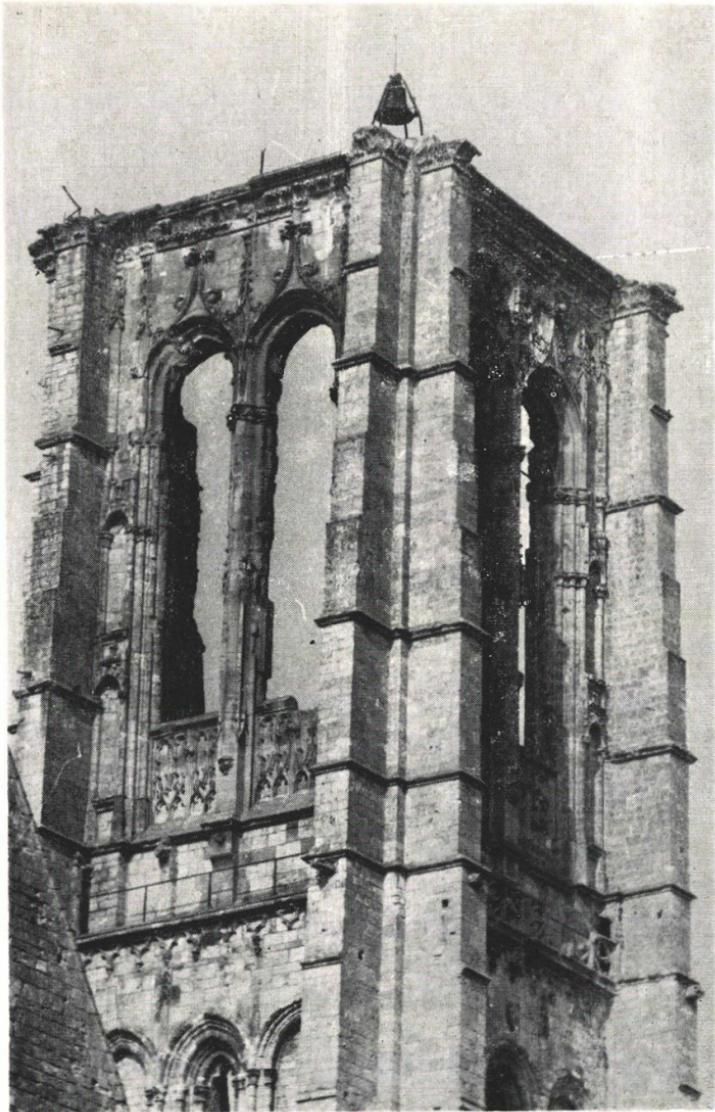
L'intérieur de la nef ruinée montre très nettement les modifications apportées à l'édifice pour la construction de la tour et explique la chute de cette dernière.

Le plan primitif ne comprenait pas de tour ni de clocher. On peut donc penser que le maître de l'œuvre avait simplement prévu un campanile de charpente sur la croisée du transept. La tourelle d'escalier, située dans l'angle du croisillon nord du transept et de la nef, y eût donné accès.

Très rapidement, et sans doute avant que ce plan fut réalisé, dans la première moitié du XIII^e siècle, on décida de construire la tour. Les murs de la nef étaient déjà élevés et l'on dut y apporter des modifications importantes, modifications qui furent complétées, au début du XV^e siècle, pour l'achèvement de la tour. Les constructeurs, qui appuyèrent la façade nord de la tour sur de solides contreforts, n'hésitèrent pas à édifier la façade sud sur le mur gouttereau de la nef renforcé, au revers du portail du jugement dernier, par un massif de maçonnerie sans ornements. Ils condamnèrent les fenêtres des travées de la nef voisines de la tour et construisirent à l'angle sud-est de celle-ci un solide contrefort aujourd'hui encastré dans le mur de séparation élevé en 1585. Pour rendre cette disposition un peu moins lourde, une étroite porte fut pratiquée dans la base du contrefort. A l'angle sud-ouest, le mur fut simplement renforcé par un gros pilier mouluré, plaqué sur lui, comme en témoignent les colonnettes dégagées par sa chute. C'est en effet ce pilier qui, en cédant, provoqua l'effondrement de la tour, en 1675.

Cette tour présentait donc, du côté de la nef, une indéniable faiblesse. On en a souvent fait grief aux architectes. Il faut toutefois remarquer que leurs calculs n'étaient pas si mauvais. Leur ouvrage dura deux siècles après son achèvement et ne s'écroula qu'après avoir subi à deux reprises, en 1490 et 1568, de graves dommages. La tour, fortement ébranlée par le second incendie, minée par des infiltrations, résista encore un siècle, alors que les voûtes de la nef, qui contribuaient à la solidité de l'ensemble, avaient disparu. La ruine de 1675 était redoutée depuis longtemps. Seul le manque de ressources, qui empêcha de faire des réparations indispensables, en fut la principale cause.

Le rez-de-chaussée de la tour est un porche ouvert sur trois côtés. Il est formé d'énormes piliers dont les faces internes sont ornées de groupes de colonnettes supportant les archivoltes des ouvertures et les arcs de la voûte aujourd'hui disparue. Les



chapiteaux de ces colonnettes sont presque tous à corbeilles circulaires et très finement sculptés de motifs végétaux.

Au-dessus, s'élèvent les trois étages de la tour. Les deux façades du nord et de l'est sont intactes, celle de l'ouest est ruinée, celle du sud s'est complètement effondrée en 1675.

Examinons celle du nord qui fait face à la petite rue de l'église.

Le premier étage est éclairé par une seule baie ornée de deux archivoltés à boudin reposant sur des colonnettes avec chapiteaux à feuillages.

Le deuxième étage est décoré de trois fenêtres en arcature. Seule celle du milieu est ouverte, les deux autres ne sont que de fausses baies. Elles sont décorées d'archivoltes. Des pinacles chargent les colonnettes qui portent l'archivolte externe. Le deuxième étage se termine par une petite arcature trilobée. Sur la façade nord, on voit, sous cette arcature, une pierre portant sculpté l'écu de France entouré du collier de l'ordre de Saint-Michel composé de coquilles Saint-Jacques reliées par des lacs. Cet ordre a été institué en 1468, mais la pierre a dû être encastrée après coup lorsque fut achevée la tour, au XV^e siècle.

Contrastant avec le caractère un peu triste des deux premiers étages, le dernier étage présente toute la luxuriance du gothique finissant. Il est presque aussi élevé, avec ses 20 mètres, que les deux premiers étages ensemble. Au-dessus d'une galerie ajourée servant de passage, deux grandes fenêtres décoorent chaque face. Leur base est ornée d'une balustrade aveugle aux motifs flamboyants. Leur sommet est découpé en trèfle et elles sont couronnées d'archivoltes à moulures prismatiques. A l'extérieur de ces archivoltés, des contrecourbes terminent les fenêtres qu'encadrent des niches de statues, vides actuellement.

Une corniche à double rang de gros crochets termine ce dernier étage dont les pierres, au sommet surtout, ont été

noircies par les incendies. A. Bray pensait que la corniche pourrait dater du XIII^e siècle et avoir été remontée, au XV^e siècle, au sommet de la tour, lorsqu'on l'acheva.

La tour a, au total, 50 mètres de hauteur. Le rez-de-chaussée mesure environ 11 mètres, le premier étage 8 mètres, le deuxième 11 mètres et le troisième 20 mètres.

PORTAIL DU JUGEMENT DERNIER

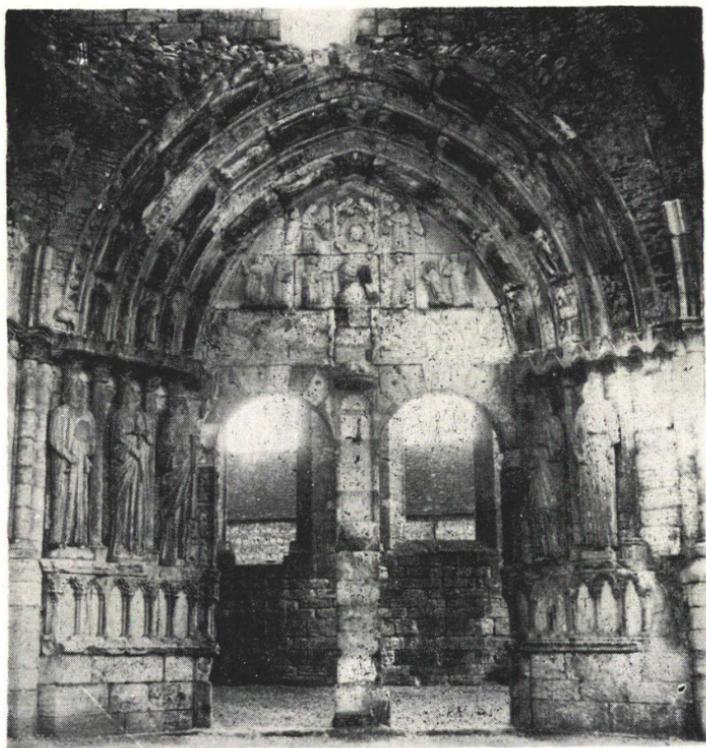
Sous le porche s'ouvre le portail qui donne accès à la partie ruinée de la nef. C'est le portail du jugement dernier qui présente avec plusieurs portails de Notre-Dame de Paris, certaines analogies. Il faut d'ailleurs reconnaître que l'exécution à Larchant est moins bonne qu'à Paris. Ce portail a donc été fait probablement suivant les directives du chapitre mais par d'autres artisans que ceux de Notre-Dame. Il date certainement de la première moitié du XIII^e siècle (le portail du jugement dernier de Notre-Dame fut édifié vers les années 1220-1230).

Au centre du tympan, se voit le Christ en majesté. Sa tête, assez bien conservée, est entourée d'un nimbe crucifère.

A la partie supérieure, au-dessus du Christ, quatre anges balancent des encensoirs. L'un d'eux, tout en haut à gauche, tient le soleil. Un autre, tout en haut à droite, tient la lune.

Au niveau du trône du Christ, deux anges portent les attributs de la Passion, la lance et les clous. A côté de ces anges, deux personnages agenouillés et nimbés représentent certainement, à gauche, la Vierge, tête couronnée, et à droite saint Jean, tête découverte et pieds nus. A chaque extrémité de ce registre, un ange.

Le Christ et les personnages qui l'entourent datent du XIII^e siècle.



En dessous, se voit la Résurrection : les morts sortent de leur tombeau. Cette sculpture très dégradée et qui ne semble pas avoir été d'une facture remarquable, date du XVI^e siècle. Elle fut posée à cet emplacement au cours des travaux qu'avait rendus nécessaires l'incendie de 1490. Suivant une hypothèse d'A. Bray, ces remaniements du portail auraient été faits au moment de l'achèvement de la Tour : « *Le poids de ce nouvel étage entraîna d'autre part de tels désordres dans le mur sud, que les fenêtres des travées voisines de la tour durent être*

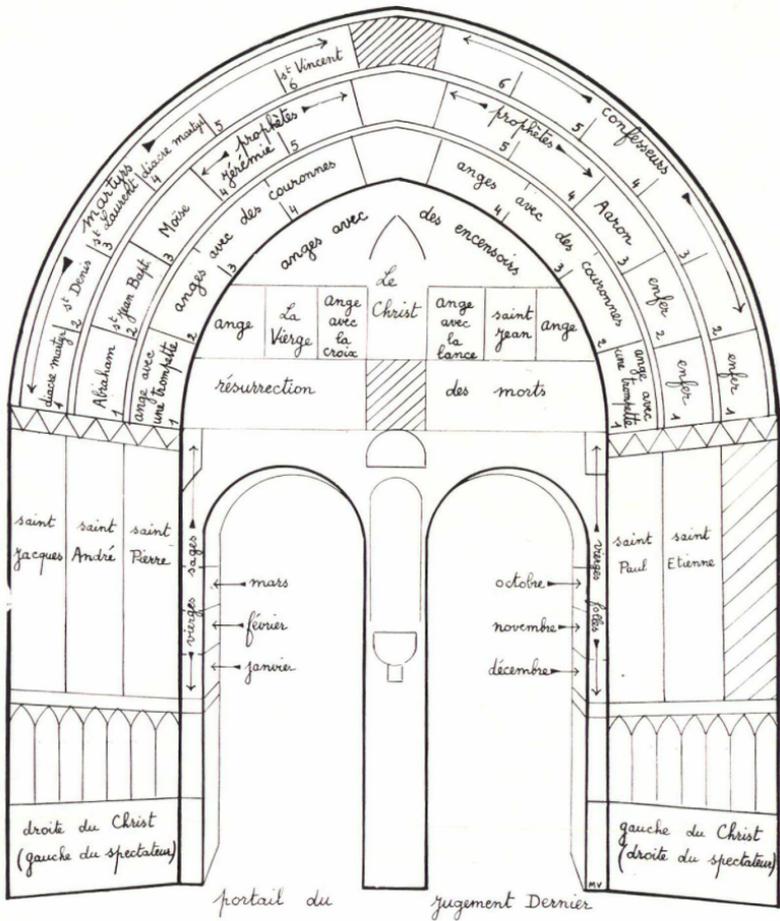
murées, le trumeau et les linteaux du portail brisés et disloqués devant être remplacés en 1555 par deux arcades ». Or, ces restaurations sont incontestablement postérieures au premier incendie et il est plus vraisemblable d'admettre qu'elles furent effectuées pour remédier aux graves dommages subis par l'église en 1490.

Le tympan est encadré de voussures. Dans la première se voient, de chaque côté de la Résurrection des morts, des anges sonnant de la trompette et, au-dessus, des anges portant des couronnes.

La deuxième voussure, séparée de la première par un cordon de feuillages, présente, à droite, en deux étages, une scène de l'enfer : des damnés sont précipités dans un chaudron placé sur un feu qu'attise un démon avec un soufflet. Au-dessus est un personnage coiffé d'une mitre dans lequel on peut, avec l'abbé Trouet, reconnaître le grand prêtre Aaron, portant une verge fleurie et, sur la poitrine, un rational, plaque ornée de pierres précieuses qui était un ornement liturgique des grands prêtres juifs.

À gauche, dans la deuxième voussure, on voit, à partir du bas, Abraham portant les âmes des justes, au-dessus, saint Jean-Baptiste avec l'agneau puis Moïse portant les tables de la loi. Au-dessus, sont groupés deux par deux de chaque côté de la pointe de l'arc, quatre personnages dans lesquels l'abbé Trouet a vu les quatre grands prophètes. Parmi eux, à gauche, au-dessus de Moïse, on peut reconnaître le prophète Jérémie, figure de Jésus-Christ et de sa Passion, prophète de la Nouvelle Alliance, portant la croix dans un disque.

Un rang de motifs végétaux à crochets sépare la deuxième voussure de la troisième, qui est la plus extérieure. L'abbé Trouet, après avoir minutieusement étudié le portail, dit avoir retrouvé, dans ces voussures, des traces de peinture, ce qui attesterait que le portail avait été peint, et a reconnu dans les personnages de cette troisième voussure, à gauche les martyrs, à droite les confesseurs. A une ou deux exceptions près, il est difficile d'identifier avec certitude les statuettes. Au bas, à droite, se



trouve un diacre martyr, puis au-dessus un évêque portant la partie supérieure de sa tête dans ses mains ; ce doit être saint Denis. Ensuite, un autre diacre. On distingue, devant celui-ci, des marques verticales qui pourraient être les vestiges d'un gril. Ce diacre serait alors saint Laurent. Au-dessus, un autre diacre porte un objet en forme d'équerre dont le manche paraît rond. On peut y voir un rateau ou une carde, à moins que ce ne soit un fouet. Ce diacre pourrait alors être saint Vincent, mais il semble que ce dernier saint soit plutôt le dernier personnage qui, en haut de la partie droite de la dernière voussure, porte une meule de moulin. Entre les deux, un martyr dont l'attribut n'est plus identifiable. Parmi les confesseurs, se trouvent plusieurs évêques sans attribut particulier.

L'ensemble du portail est encadré d'une voussure à feuillages. Le sommet des voussures a été noirci par le feu.

Sur les piédroits du portail furent placées, de chaque côté, trois grandes statues qui furent toutes décapitées, en 1567-1568 probablement, et sont presque méconnaissables. On voit en elles, traditionnellement, sur la partie gauche du portail et, de gauche à droite, saint Jacques avec sa panetière ornée de coquilles et l'épée de son martyr, saint André avec sa croix (on ne le représenta avec une croix en X qu'après le XIII^e siècle) et saint Pierre avec le livre de ses épîtres. Sur la partie droite, et toujours de gauche à droite, seraient représentés saint Paul avec le livre de ses épîtres et l'épée de son martyr et saint Etienne avec le livre des évangiles et une palme. La dernière statue manque depuis fort longtemps. Ces statues sont placées entre des colonnes qui supportent les archivoltes du portail et sous un dais continu qui rappelle un peu celui du portail de la Vierge de Notre-Dame de Paris. On remarquera que les statues elles-mêmes ne sont que des colonnes ornées dont le chapiteau se trouve au-dessus de la tête des statues.

Sous leurs pieds, une arcature aveugle à colonnettes et à arcs trilobés. Un petit personnage est couché sur l'un de ces arcs, à droite.



Aux ébrasements des baies se voient d'autres petits personnages qui semblent figurer, quoi qu'on en ait dit, les Vierges Sages, symboles des élus et les Vierges Folles, symboles des damnés. On distingue encore nettement que la première, en haut à gauche, (c'est-à-dire à la droite du Christ, place normale des Vierges Sages) tient avec précaution un objet en forme de coupe. On donnait souvent cette forme aux lampes de la parabole. Les Vierges Sages, comme les Vierges Folles, étaient habituellement représentées au nombre de cinq. Deux d'entre elles ont disparu de chaque côté mais les personnages supérieurs ont été conservés et se voient au niveau du dais des grandes statues.

Celui de droite est intact. Il tient une banderolle et semble avoir été placé là pour compléter la série qui aurait donc bien comporté cinq personnages principaux de chaque côté.

Sur l'épaisseur du mur ont été sculptés des petits bas-reliefs qui sont très détériorés et représentent les travaux des mois. On distingue encore à gauche, de bas en haut, janvier : un homme à table, février : un homme devant sa cheminée, mars : un vigneron taillant sa vigne. A droite, de haut en bas, octobre : un semeur, novembre : la récolte des glands, décembre : un paysan tuant son porc. Lors des restaurations faites après 1490, quand fut modifié profondément le portail, la moitié des bas-reliefs des occupations des mois fut supprimée pour permettre

de placer deux arcs en plein cintre dans le style de la Renaissance, et le trumeau primitif fut remplacé par un pilier carré portant une niche avec dais et console. Il y a vingt-cinq ans encore, on lisait sur la clef de l'arc de droite la date de 1555 qui était sans doute celle de l'achèvement de ces travaux.

FAÇADE NORD DU TRANSEPT

Pour finir la visite extérieure de l'église il faut, en sortant du porche de la tour, prendre la ruelle vers la droite. On remarque, entre la tour et le croisillon nord du transept, les passages sur consoles construits pour relier, tant bien que mal, la tourelle d'escalier à la tour.

Le portail nord du transept est semblable au portail sud, mais il a été protégé par son exposition contre les intempéries et il est intact. Ses chapiteaux à feuillages sont surmontés d'une moulure à pointes de diamant qui existait aussi au portail sud où elle a presque complètement disparu, rongée par le temps.

OBJETS D'ART

STATUES

Les statues sont assez nombreuses. On n'a malheureusement aucune indication sur leur origine.

Statues de saint Mathurin

La plus ancienne, ou tout au moins la plus archaïque, est une statue de saint Mathurin, en ornements sacerdotaux, debout sur

un monstre grimaçant. Grossièrement taillée dans une poutre de chêne, elle peut être considérée comme une œuvre d'art populaire. Elle est difficile à dater mais n'a peut-être pas plus de trois ou quatre siècles. Certains la font remonter au



XIII^e siècle. On imagine mal cette statue dans l'église au temps de sa splendeur. Elle pourrait venir d'un autre endroit comme la chapelle Saint-Mathurin.

Il y a deux autres statues de saint Mathurin. La plus belle, en bois fruitier, (anciennes collections Thoison) est placée dans l'une des ouvertures qui font communiquer le chœur avec la chapelle. Elle semble dater du XV^e siècle et était autrefois polychromée mais a été décapée. On a supposé, sans preuves, que cette statue était l' « *image* » que le chanoine Textoris apporta à Larchant en 1462. Elle a été restaurée à la fin du XIX^e siècle. Elle donne de saint Mathurin une représentation traditionnelle : le saint en habits sacerdotaux fait de la main droite le geste de la bénédiction. A ses pieds, la princesse Théodora est agenouillée.



Au fond de la nef, une statue un peu plus récente, recouverte de badigeon mais en bois également, peut être décrite de la même façon que la précédente. Elle semble dater du XVI^e siècle.

L'une de ces deux statues pourrait provenir de la chapelle Saint-Mathurin, si l'on en croit l'abbé Gillet, auteur d'une *Vie de saint Mathurin* (1819). Il est dit en effet dans ce livre (p. 84) que, dans la chapelle, le saint était représenté « *assez jeune, la main droite étendue sur une princesse, la couronne à ses pieds* ». Ce dernier détail paraît inexact mais la plus ancienne des deux statues a été restaurée et l'on ne connaît pas son aspect ancien.

Calvaire

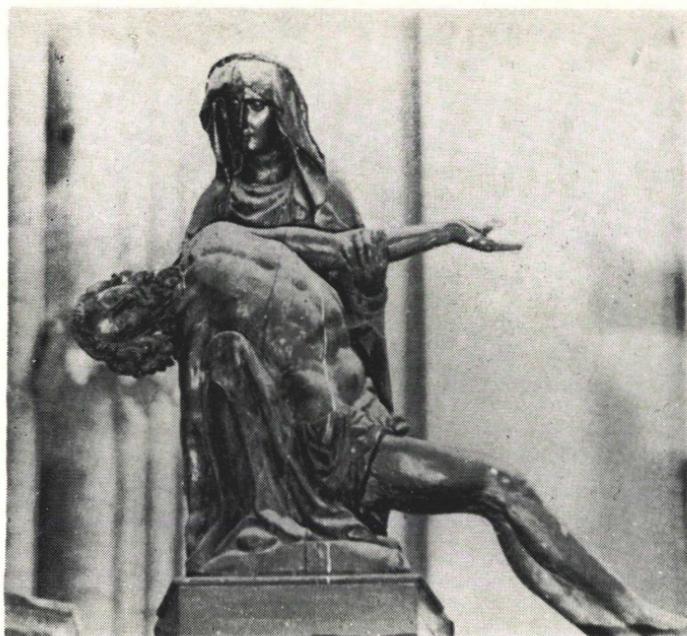
On date généralement du XIV^e siècle le grand crucifix placé dans la nef en face de la chaire. A chacune des extrémités de la croix, des médaillons représentent les emblèmes des évangélistes. L'abbé Trouet, en 1901, signalait déjà que celui du pied était perdu. Le même auteur supposait que la Vierge monumentale et le Saint-Jean, qui sont placés dans le transept et sont beaucoup plus récents que le crucifix, avaient été sculptés pour l'accompagner. Ces statues, très différentes, par le style, du crucifix, pourraient, par leurs dimensions, l'accompagner. L'hypothèse de l'abbé Trouet n'est donc pas invraisemblable, mais je ne connais aucun document la confirmant.

Autres Statues

Quelques statues des XV^e ou XVI^e siècle, en bois, badigeonnées de couleur crème, représentent l'une Saint-Vincent, patron des vigneron avec sa grappe de raisin, une autre une sainte indéterminée qui semble être une Sainte-Marie-Madeleine. Un pseudo Saint-Nicolas avec les trois petits enfants dans un baquet était, paraît-il, à l'origine un Saint-Blaise qui avait un peigne comme attribut. C'était le patron des tisserands. On le transforma plus tard en Saint-Nicolas. Le changement est évident, car le baquet et les enfants sont en plâtre. Une grande statue d'évêque, plus récente que les précédentes et qui semble dater du XVII^e siècle, représentait aussi saint Blaise.

Il y a enfin une Pieta que l'on date du XV^e siècle et qui a été placée, au-dessus du Saint-Mathurin, dans une des baies ouvertes entre le chœur et la chapelle.

Dans la description de l'église a été citée une statue de pierre provenant de l'extérieur et représentant saint Michel terrassant le dragon. Elle se trouve maintenant dans le croisillon sud du transept.



TABLEAUX

Le seul tableau intéressant est le grand tableau de plus de quatre mètres de haut, qui occupe le milieu du retable du fond de la nef. Ce tableau porte la signature de Guillebault et date de 1691. Il fut offert en 1736 à l'église de Larchant par le chapitre pour être mis au maître-autel et envoyé à Larchant en 1739 après avoir été restauré. Entre 1691 et 1737, il se trouvait à Notre-Dame de Paris, dans l'une des chapelles de la nef. C'était l'un des tableaux que les orfèvres de la capitale avaient offerts à la Vierge le premier mai de chaque année pour remplacer le « May », arbre décoré de banderoles et de rubans qu'ils déposaient autrefois devant le maître-autel. Ces Mays furent remplacés

à partir de 1499 par un tabernacle que l'on suspendait à la voûte puis, à partir de 1630, par un tableau commandé à un peintre en renom et représentant un sujet tiré de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Celui de Larchant, qui est donc le 61^e ou 62^e May, représente la résurrection du fils de la veuve de Naïm.

MOBILIER

Deux fois incendiée, plusieurs fois pillée, l'église de Larchant n'abrite plus qu'une infime partie de son ancien mobilier.

Les autels sont assez récents (1875) et sans intérêt particulier.

Au fond de la nef se trouve un rétable monumental qui fut celui du maître-autel et avait été offert par le chapitre en 1736. Il fut transporté à son emplacement actuel au siècle dernier.

Au milieu, un tableau qui est décrit ci-dessus.

On voit dans la nef, au dossier du banc d'œuvre, un médaillon représentant la Vierge sur un fond autrefois semé de fleurs de lys. La tradition affirme que cette sculpture est le dernier souvenir de la « chaire » offerte en 1615 par Louis de Montliard.

Les fonds baptismaux sont au fond de la nef. Ils sont en forme de navette et en pierre. Ils datent du XV^e siècle.

Parmi les deux bénitiers de pierre, l'un, celui qui est à l'entrée nord du transept, semble être une ancienne mesure à grains.

Enfin, on trouve, dans le croisillon sud du transept, un coffre de bois à décor de « *serviettes plissées* » que l'on peut dater du XVI^e siècle. Son origine est inconnue. Il pourrait provenir d'un don ou d'un legs fait à l'église. En effet, ce coffre, qui présente à l'intérieur un petit compartiment destiné à renfermer des objets précieux ou des bijoux, est exactement semblable aux

coffres de mariage dont le modèle s'est gardé dans certaines provinces jusqu'à une époque récente.

Une table de bois carrée, assez haute, qui sert actuellement à supporter la châsse de saint Mathurin les jours de pèlerinage et, le reste du temps, à exposer les brochures et images vendues aux visiteurs pourrait bien être la table carrée que l'on fit faire en 1620 et qui était posée sur quatre colonnes de pierre.

VITRAUX

L'église n'a conservé aucun vitrail ancien. Le vitrail (XIX^e siècle) du fond de l'abside prétend représenter saint Mathurin, mais les costumes des personnages et le paysage n'évoquent en rien l'évangélisation du Gâtinais au III^e siècle.

OBJETS CONSERVÉS DANS LA SACRISTIE

La sacristie renferme quelques débris de statues qui viennent des églises des environs de Larchant.

Une tête de Vierge du XVI^e siècle, très mutilée, mais d'un beau style serait, d'après une tradition un peu douteuse, la tête de la statue de la Vierge qui se trouve au milieu du retable de la chapelle. Cette dernière statue paraît pourtant plus ancienne, si l'on en juge d'après son apparence actuelle, mais elle a été plus que restaurée, refaite plutôt, en plâtre, à la fin du siècle dernier, et on ne peut plus savoir si l'apparence qui lui fut alors donnée correspond bien à son style d'origine.

Dans la sacristie se trouvent enfin des ornements anciens : trois chasubles en soie brochée à fleurs et une chape en damas, du XVIII^e siècle.

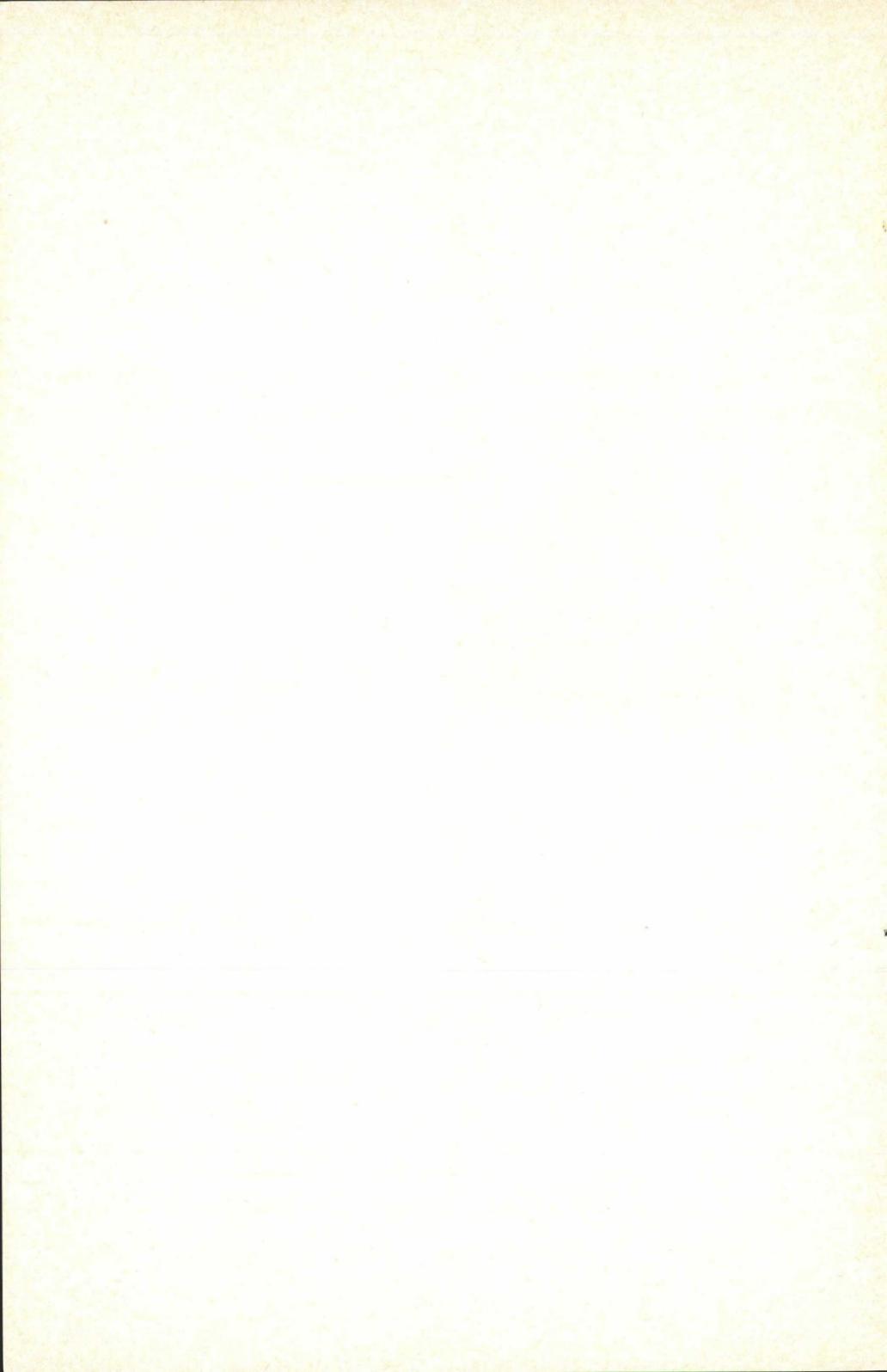


TABLE DES ILLUSTRATIONS

Plan de l'église, par Albert Bray	6
Chœur	10
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1965)	
Fenêtre entre le chœur et la chapelle (détail)	12
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1966)	
Haut des piliers du carré du transept	14
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1966)	
Chapelle de la Vierge, façades sur le transept nord et sur le chœur	16
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1965)	
L'avare et son chien, console dans la chapelle de la Vierge ..	18
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1964)	
Porte de la sacristie	19
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1963)	
Abside, chapelle de la Vierge et tour	21
(Cliché abbé Bard, vers 1930)	
Chapelle de la Vierge, pinacles et gargouilles	23
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1964)	
Portail ouest	25
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1965)	
Nef ruinée, départ de voûtes, restaurations d'après 1490 ..	28
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1966)	
Tour, façades nord et est, dernier étage	31
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1965)	
Portail du jugement dernier	34
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1966)	
Portail du jugement dernier, schéma	36
Portail du jugement dernier, vierge sage	38
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1965)	
Saint Mathurin, statue de bois du XV ^e siècle, dans une baie ouverte entre le chœur et la chapelle de la Vierge	40
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1962)	
Vierge, statue de bois, XVII ^e siècle	41
(Cliché abbé Bard, vers 1930)	
Pieta, statue de bois, XV ^e siècle	43
(Cliché Jean et Robert Viratelle, 1964)	

EXTRAIT de :
Marc VERDIER

L'EGLISE
SAINT-MATHURIN
DE
LARCHANT

(Monuments Historiques de Seine-et-Marne, n° 3)

un volume de 144 pages, relié, 25 F, en vente :

AMIS DES MONUMENTS ET SITES
DE SEINE-ET-MARNE

77 - VERNEUIL-L'ETANG

Droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by 1969.

Amis des Monuments et des Sites de Seine-et-Marne.

